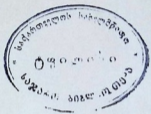


F 3945
—
309W



E. Bergenday

საქართველოს
საბჭოთავო



პირველი	236
მეორე	293
მესამე	308

LES

9 (= 915)

Еврейско Течема...
Berthgen Day
na Dostoyev na
3471333-0000
202-2010333

KOURDES ET LES IÉSIDES

OU

LES ADORATEURS DU DEMON

PAR

ÉDOUARD DE KOVALEVSKY

[725]

F
35/5-
309w

(Extrait du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE)

Bruxelles

TYPOGRAPHIE V^o CH. VANDERAUWERA

16, RUE DES SABLES, 16

—
1890



LES KOURDES ET LES IÉSIDES



LES

KOURDES ET LES IÉSIDES

OU

LES ADORATEURS DU DÉMON

PAR

ÉDOUARD DE KOVALEVSKY

(Extrait du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE)

Bruxelles

TYPOGRAPHIE V^o CH. VANDERAUWERA

16, RUE DES SABLES, 16

—
1890

34p. (23x15) c.s.pj

LES

KOURDES ET LES IÉSIDES

ou

LES ADORATEURS DU DÉMON (1)

C'est seulement depuis quelques années que la Russie commence à être fréquentée par un grand nombre d'étrangers qui la visitent soit comme simples touristes, soit pour y faire des recherches scientifiques.

La plupart des expéditions tant russes qu'étrangères ayant la science pour objet tendent en général vers le Caucase.

La raison en est simple.

Le Caucase présente, grâce à la richesse de la nature, différents climats, différentes peuplades et des souvenirs historiques d'une haute antiquité; il offre un large horizon aux recherches et aux études de toutes espèces.

Le Caucase et le Transcaucase, surtout les lieux qui entourent l'Ararat qu'on appelle l'Arménie montagneuse, présentent le plus profond intérêt pour tous les savants de l'Europe

(1) Cette étude est le résultat d'un grand nombre d'observations sur les Kourdes, puisées dans les ouvrages du professeur Egiasaroff et du docteur Eliséeff; elle est aussi le fruit de mes observations personnelles faites pendant notre expédition scientifique ayant pour but l'ascension de l'Ararat. La relation de ce voyage a paru dans le Bulletin de la Société royale belge de géographie, année 1888, page 577.



et pour tous ceux qui veulent participer au progrès de la science. C'est là seulement qu'on peut trouver la solution de la grande question historique concernant l'origine des peuples européens en général, et peut-être même celle l'homme en particulier.

Le Caucase contemporain nous présente un riche musée ethnographique et historique qui contenait une dizaine de petites peuplades, ayant chacune sa langue, ses mœurs, ses habitudes, menant une vie tout individuelle dans quelque ravin ou dans une vallée, séparée du reste de l'univers par de hautes montagnes.

Ces peuplades représentaient les restes des peuples qui, venant d'Iran et de Touran, avaient fait invasion dans les plaines lointaines de la Scythie et plus loin vers l'ouest de l'Europe. Elle conservèrent pendant plusieurs siècles leurs mœurs caractéristiques, paraissant comme la source vivante des légendes historiques oubliées depuis longtemps, des coutumes juridiques éteintes et des langues disparues dont les racines ont de grands rapports avec les idiomes européens.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'en allant de Vladikavkas à Tiflis, on pouvait voir de fiers Hevsours descendant les étroits sentiers au trot de leurs chevaux fringants, équipés comme des chevaliers du temps des Normands, rappelant l'époque de Guillaume le Conquérant et le XI^e siècle.

Maintenant encore on trouve à Swanetia, à Hevsouria, dans quelques localités du Daghestan et dans le sud du Caucase, des peuplades curieuses menant une vie patriarcale; cependant si l'on veut étudier leur culture primitive, il faut se hâter d'explorer ces contrées, car ces restes préhistoriques des peuplades perdront bientôt leurs particularités caractéristiques.

Ce phénomène commença à se produire après la conquête du Caucase par les Russes, et il dépend de trois causes selon l'opinion du professeur Miller.

1° Il faut rechercher la première cause dans l'influence de la Russie, dans la jurisprudence, dans les relations plus fréquentes des petites peuplades avec d'autres plus puissantes dont elles prennent inévitablement les habitudes.

Un des plus puissants systèmes d'assimilation est aussi le service obligatoire mis en vigueur en 1888.

2° La seconde cause qui contribue à faire perdre à ces peuplades leur individualité primitive est la propagation de la langue tartare, surtout de l'idiome « aderedjanske » jouant le rôle du français dans le sud-ouest de l'Asie.

Grâce à sa légèreté et à sa facilité de compréhension, le tartare a remplacé les langues locales qui sont seulement connues d'un très petit nombre d'individus, et dont les vieillards seuls ont conservé l'usage.

3° La troisième cause de la disparition de certaines peuplades intéressantes est l'émigration. Lors de la conquête du Caucase, sous l'influence du fanatisme musulman, plus de cinq cent mille hommes émigrèrent, entre autres les Djiguètès, les Oubyks et les Oudyns. Ces derniers sont les descendants des Albains : on n'en trouve maintenant que deux villages au Caucase.

Ces peuplades se fixèrent en Turquie où elles se dispersèrent dans différentes provinces ou s'éteignirent; beaucoup émigrèrent après la guerre entre la Russie et la Turquie. De cette manière on voit que toute une série de peuplades est effacée de la science ethnographique. Toutes ces tribus étaient connues des écrivains anciens, mais elles étaient peu étudiées.

On comprend donc pourquoi l'ethnographie du Caucase nous intéresse tant maintenant; peut-être dans quelques années sera-t-il trop tard pour l'étudier.

Après avoir mentionné ces quelques circonstances particulières, nous abordons notre étude qui a un caractère tout ethnographique.



D'après les récits de la Bible, des écrivains arméniens, grecs et hébreux, et aussi d'après les narrations et les légendes orales de différents peuples, on assigne l'origine de l'homme à la région comprise entre le Tigre et l'Euphrate, limitée à l'est par les montagnes de Gindoukou et au nord par la chaîne des monts Ararat.

On aurait présumé pouvoir trouver là des peuplades intéressantes, avec une culture toute primitive, mais en réalité l'on constate que, vu les conditions historiques de cette région, les peuplades n'ont pu conserver leurs caractères originaux dans toute leur pureté.

Le Turkestan moderne et tout le Caucase méridional furent le théâtre de l'existence d'une foule de peuples qui se pressaient de tous côtés au pied de l'Ararat ou qui se dirigeaient vers le nord.

Les Assyriens, les Arméniens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Tartares, les Arabes et les Turcs Seldjouks se succèdent dans les temps historiques.

Vu la grande diversité de ces peuples laissant involontairement leurs empreintes sur la population primitive, dans cet immense berceau du genre humain, il dut se former une nation d'un caractère hétéroclite ayant emprunté à ses vainqueurs quelque chose sous le rapport anthropologique.

La sauvagerie du pays, le manque de terres labourables, le manque d'industries, d'autre part l'abondance de pâturages, contribuèrent naturellement à développer le goût pour la vie nomade et l'élevé des bestiaux; du moins la population du Kourdistan et des pays voisins de l'Ararat est dans ce cas.

Nous trouvons là, à raison des conditions historiques, des peuplades aux types mélangés, ayant des habitudes de brigandage, menant une vie nomade et s'occupant de l'élevage des bestiaux. Ce sont les Kourdes sounites. Ces conditions historiques nous donnent le droit de penser que nous pouvons



trouver là une secte religieuse qui, comme chez les Kourdes, a subi l'influence de la religion des vainqueurs.

En réalité nous y trouvons les Kizilbaschy et les Kourdes iésides ou adorateurs du démon, dans la religion desquels nous voyons l'influence du christianisme, du mahométisme et les restes de la religion de Zoroastre.

Les Kourdes contemporains tirent leur origine de la tribu Kardouks dont Xénophon fait mention. Les Kardouks sont, d'après l'opinion générale, les descendants des Chaldéens d'Iran qui, dans les temps les plus anciens, soumièrent toutes les petites tribus sémitiques vivant dans le bassin du Tigre supérieur. Cependant le docteur Eliséeff dit que les Kourdes d'aujourd'hui offrent un type des plus mêlés. En les regardant comme originaires d'Iran, nous trouvons en eux un mélange de sang turco-tartare, arménien, sémitique et un peu de sang indoustan.

Les Kourdes de l'Ararat présentent un type d'une grande beauté: ils sont de haute taille, élancés, d'une mâle figure, ils montent parfaitement à cheval et tirent avec adresse.

Ils portent une veste à longues manches avec une large ceinture, ils se coiffent d'un turban légèrement exhaussé.

Leurs armes consistent en pistolets, poignards, yatagans et fusils de guerre; il leur est interdit de porter ces dernières armes, on leur permet seulement le fusil de chasse.

Les femmes offrent un grand contraste avec les hommes; elles sont petites, laides et ont l'air abattu. C'est sur elles que retombe le fardeau des travaux domestiques, le soin des bestiaux; elles tissent les tentes et s'occupent de tous les détails concernant les migrations et les campements.

Il faut les voir montant avec peine un sentier abrupt, ployant sous le poids de la cruche qu'elles vont emplir à la source, et revenant péniblement à la maison pour se remettre aussitôt à un autre travail, sans prendre une minute de repos du matin au soir. La femme kourde cumule toujours deux occu-



pations; elle porte à son côté une quenouille qui lui permet de filer en marchant.

Si les Kourdes n'ont pas le droit d'être fiers de la beauté de leurs compagnes, ils peuvent au moins s'enorgueillir de leur application au travail; les maris trouvent cette qualité fort commode pour eux; c'est probablement à leur labeur que les femmes kourdes doivent de pouvoir sortir à visage découvert, ce qui est défendu dans l'est.

L'homme kourde est le maître absolu de son domaine; il s'occupe de brigandages ou de ses troupeaux.

Les Kourdes étaient naguère fameux par leurs brigandages; les peuples qui habitaient dans leur voisinage les disaient descendants des mauvais esprits (daèves) et racontaient que Mahomet ayant reçu une ambassade kourde venant lui rendre ses devoirs, tressaillit d'horreur et se mit à prier Dieu pour que ce peuple fût éternellement tourmenté par des discordes intestines.

Depuis que les Kourdes ont passé sous la domination russe, on peut en toute sûreté voyager dans leur pays, passer la nuit sous leurs tentes sans courir aucun risque; on est certain au contraire d'y trouver la plus complète hospitalité.

Certainement le pillage des marchands et le vol des bestiaux sévit encore dans toute sa force, car le vol est le trait distinctif du caractère kourde: par exemple, un jeune garçon n'ayant pas dérobé un mouton ou un veau ne peut prétendre au titre d'homme.

Nous avons été nous-même témoin d'un vol impudent accompli sous nos yeux dans notre camp pendant l'expédition. Les objets volés étaient de très peu de valeur, et l'acte était accompli avec une telle naïveté qu'on pouvait l'attribuer plutôt aux principes de Proudhon ou à une tendance au communisme qu'à l'envie de s'approprier le bien d'autrui. Un Kourde passant près du camp vit un bâton alpestre fiché en terre: il le trouva à sa convenance, le prit et s'éloigna avec la plus

grande tranquillité, comme s'il était rentré en possession de son propre bien.

Les Tartares qui connaissent ces coutumes font immédiatement faire des recherches, si quelque brebis disparaît du troupeau : ils se rendent chez les Kourdes ; s'ils trouvent une peau de mouton ou l'animal lui-même, ils le reprennent sans scrupule, car c'est la brebis volée, les Kourdes ne mangeant la viande que les jours de fête ou bien s'ils volent quelque animal.

Quelquefois les Kourdes sont fort habiles à cacher leurs larcins ; un jour, un Tartare perdit un mouton : il se rendit aussitôt au plus proche campement de Kourdes ; ceux-ci mangeaient tranquillement le butin ; en voyant arriver le Tartare, ils baissèrent la tente pour en couvrir le mouton, puis tous commencèrent à s'arracher les cheveux, à crier, à s'égratigner le visage avec les ongles comme s'ils venaient d'éprouver la perte d'un parent. Le Tartare voyant la tente baissée, ce qui, chez les Kourdes, signifie qu'il y a un mort dans la famille, ne voulut pas troubler leur douleur et cessa ses recherches.

J'ai déjà dit que la principale occupation des Kourdes est l'élevage du bétail. Quelques Kourdes ont 100, 200 et même jusqu'à 4,000 moutons et chèvres ; ils ont aussi quelques vaches, quelques chevaux et des bœufs.

Le lait est leur seul produit ; en été la plus grande partie sert à leur nourriture ; du reste ils font du beurre et du fromage qu'ils vendent. Les femmes préparent avec le lait différents plats fort bons. Le lait mélangé avec de l'eau et du sel offre une boisson très rafraîchissante, et la crème aigre sert d'assaisonnement à la viande. Les personnes qui ont besoin de laitage pour leur santé se trouveraient très bien chez les Kourdes. On garde les jeunes animaux et on vend les vieux.

On tond les moutons deux fois par an ; la laine sert au tissage de différentes étoffes qu'on emploie pour la confection



des robes, des tentes qu'on appelle « kontchandyr » composées de 14 lés et coûtant jusqu'à 1,000 francs. Outre cela ils fabriquent encore des tapis « kalytcha » qu'on paye de 50 à 250 francs, « bar » et « jamany » à 60 francs « tourkelym » de 25 à 70 francs ; ils font encore du feutre, « coulaw ».

Les jeunes gens qui n'ont pas de troupeaux s'engagent comme bergers, et on ne peut trouver dans tout le Caucase de pasteurs plus consciencieux et plus honnêtes, du moins pendant tout le temps qu'ils sont en condition. Les bergers kourdes ont une manière particulière d'émettre un son guttural et de jouer du chalumeau, de telle sorte qu'ils conduisent leurs troupeaux où ils veulent et qu'ils semblent converser avec leurs bêtes comme avec des êtres raisonnables. Nous avons vu un jour un berger, qui, monté sur une éminence, chantait et dansait. Après avoir exécuté une danse montagnarde, il se mit à chanter, et quand les roulades l'ennuyaient, il recommençait ses pas originaux.

Quand le moment du repas fut venu, il siffla un air sur son chalumeau ; tout le troupeau, précédé par un bouc et suivi par les chiens, se rendit à l'abreuvoir pendant que le berger déjeunait, puis il revint à la prairie dans le même ordre. Après cela, le berger, à l'aide de la voix, des gestes ou par un léger sifflement, fit manœuvrer son troupeau d'une manière si prodigieuse, qu'on aurait cru voir non un troupeau de moutons, mais une troupe de soldats.

La résidence d'été des Kourdes se trouve située ordinairement sur les prairies alpestres, à une hauteur de 6,000 ou 8,000 pieds. En hiver les Kourdes descendent au pied des montagnes, où ils ont des maisons en pierres rappelant plutôt les repaires des animaux féroces que des habitations servant à abriter des hommes.

Aujourd'hui on compte en Russie plus de 70,000 Kourdes répandus dans différentes régions du Caucase. On en trouve 30,000 dans le gouvernement d'Erivan ; ils sont divisés en



tribus. Il y a un grand nombre de tribus, dont les principales sont d'après les documents officiels : les Brukas au nombre de 7,000, les Hasanlyas iésides (3,500), les Galturas (900), les Dylhéjranos (1,245) et les Radykas (2,000).

Les Kourdes ont deux dialectes : le karmandji et le zaaza qui ont entre eux de grands rapports.

La prononciation et la transcription des mots kourdes sont excessivement difficiles, et jusqu'aujourd'hui tous les efforts pour les écrire au moyen de lettres latines ont été infructueux. La manière qui se rapproche le plus de la réalité est celle du professeur Egiasaroff, qui possède admirablement la langue kourde; nous avons parlé plus haut de ses ouvrages.

L'administration des Kourdes habitant la Russie est confiée à certains employés préposés par le gouvernement. Maintenant il y a un tribunal dans chaque localité.

Autrefois le chef de la tribu nommé « Elbègue » rendait lui-même la justice dans les cas importants. Il examinait les affaires concernant les vols, les meurtres, les rapt. Il y avait différentes sortes de châtiments; les plus sévères étaient : la confiscation des biens et le bannissement. Cette dernière punition était la plus terrible, car elle mettait le coupable hors de la protection de la loi et en faisait un être vagabond et misérable exposé à mille dangers.

En récompense des peines que l'Elbègue se donnait en défendant les Kourdes opprimés, chaque couple qui se mariait lui faisait présent d'un bœuf.

Les Elbègues nommaient dans chaque tribu un ancien, en kourde « ruspî », qui percevait les impôts avec l'aide des vieillards vénérables de la tribu; ils jugeaient ensemble les affaires de peu d'importance, les démêlés entre les parents, etc. Les Kourdes nomades ne connaissent pas le partage des terres; selon leur opinion, toute la terre appartient à l'État; ils ont seulement le droit d'en tirer profit en la cultivant.

Ils possèdent seulement : 1° la maison qu'ils habitent en



hiver, appelée « gund » avec les pâturages et la fenaison ; les bergeries ou « hâvçi », espèces de places clôturées où on tient en hiver les troupeaux communs, les pâturages qui y sont adjacents et qui se trouvent sur la pente sud des montagnes, parce que la neige y fond plus vite et qu'on peut plus tôt y conduire les troupeaux pour les faire paître. Les bergeries servent seulement en automne et au printemps.

Pendant l'hiver, les Kourdes mettent leurs bestiaux dans les habitations d'hiver, ils les nourrissent de foin.

La dimension de ces pâturages est très diverse ; dans le district d'Edchmyadzyn elle mesure 450 hectares, dans le district de Sourmarlyn jusqu'à 676 hectares.

3^e Ils possèdent encore les « vars » ou prairies que possède chaque « oba » ; on nomme aussi « var » l'emplacement de chaque tente. La superficie de ces « vars » est à Edchmyadzyn de près de 300 hectares, et dans le district de Sourmarlyn, de 150 hectares.

Voyons maintenant ce que signifie « oba ». A l'époque des pâturages d'été, plusieurs familles kourdes se réunissent de manière que le nombre des animaux qu'ils emmènent ne dépasse pas 1,000. En moyenne, le nombre des familles est de 10 ou 20. C'est à cette réunion de familles et de troupeaux qu'on donne le nom d' « oba ». On choisit comme chef de la caravane le plus riche des Kourdes qui en font partie, celui qui a le moyen d'entretenir des bergers on l'appelle « aga », les autres membres de l' « oba » s'appellent « djol » ; pour avoir le droit de réunir leurs troupeaux à ceux de l'aga, ils donnent à ce dernier de 4 à 5 moutons sur 100. Tous les membres de l'oba participent aux mêmes droits. Ils peuvent faire paître leurs troupeaux sur les pâturages communs. L'aga intervient seulement comme le *primus inter pares*.

Si l'aga perd ses biens, sa charge passe à un autre membre de l'oba plus riche que les autres, et l'aga devient simple « djol ». Nous voyons par là que dans la formation de l'aristo-

cratie nationale, la richesse et la possession d'un grand nombre de troupeaux jouent le plus grand rôle. C'est sur ce principe que s'est fondée et cultivée la gentry anglaise.

L'oba est une institution temporaire; elle commence au printemps et finit en automne. Si l'aga possède quelque terrain propice à l'installation des troupeaux, et si les djols sont contents de leur chef, l'oba peut subsister aussi pendant l'hiver. L'aga jouit de la confiance de ses collègues, et il est pris parfois pour arbitre entre eux. Il peut aussi exiler quelques membres de l'oba, si cette exclusion est justifiée par une raison majeure. Les djols ont aussi la faculté de changer d'oba dans le cas où ils ne seraient pas satisfaits de l'aga.

Il arrive même qu'il y a des obas qui n'ont pas d'aga; alors tous les membres de l'oba se cotisent pour payer l'entretien des bergers.

Nous voyons ainsi que l'oba est une institution temporaire, toute patriarcale, fondée sur les intérêts communs de plusieurs familles; elle a pour but, en s'aidant mutuellement sous le patronage d'un individu, de s'assurer les pâturages d'été qu'une famille n'aurait pas le pouvoir de protéger, et aussi de diminuer les dépenses pour l'entretien des bergers.

L'oba n'est pas une institution générique, parce que les personnes étrangères s'y joignent aussi. Ces obas se distinguent d'une manière sensible des anciennes communautés germaniques et d'autres peuples.

Les pâturages d'été que possède l'oba et qui s'appellent « var » sont exactement déterminés par la nature; il n'existe aucun document.

On cherche de préférence les pâturages situés sur la pente nord des montagnes, parce que l'herbe y dure plus longtemps et qu'elle est moins vite séchée par le soleil.

Pour avoir le droit de possession d'un pâturage, les Kourdes doivent payer au gouvernement un impôt territorial approchant de 75 centimes pour 1,09 hectare.

Dans l'arrondissement de Kars, les Kourdes commencent à s'occuper d'agriculture ; c'est pour cette raison qu'ils reviennent plus tôt des pâturages d'été pour avoir le temps de faire la moisson. Cependant, jusqu'à présent, ils n'ont pas encore trouvé le moyen d'abandonner leur vie nomade.

Dans les rapports entre les membres de la famille, les Kourdes ne se distinguent pas des autres peuples qui se trouvent au même degré de développement. Le père occupe la position la plus élevée, et tous les membres de la famille sans exception lui sont subordonnés, tant personnellement que sous le rapport des biens qu'ils possèdent.

Le père a le droit de battre ses enfants ; quant à sa femme, il a le plein pouvoir de lui couper le nez et les oreilles en cas d'adultère ; cette dernière coutume n'existe plus chez les Kourdes russes.

Le père vend sa fille si le prix qu'on lui en donne est bon ; il ne s'occupe ni de ses désirs, ni de ses sentiments. Après son mariage, le fils est déclaré indépendant. Le fils aîné a l'avantage sur le plus jeune.

Le mariage se conclut de deux manières :

1° Au moyen de l'enlèvement contre la volonté des parents ;

2° Au moyen de l'achat, c'est-à-dire lorsque le mariage est accompli à la satisfaction du promis et de ses proches et aussi des parents de la fiancée, qui reçoivent pour rançon de leur fille une somme déterminée par eux.

A l'enlèvement d'une jeune fille, les parents considèrent comme leur devoir de poursuivre le ravisseur ; s'ils l'atteignent, ils le tuent sans merci ainsi que la jeune fille enlevée, si celle-ci a suivi le jeune homme de son plein gré. Si un enlèvement réussit, les fuyards se mettent ordinairement sous la protection d'un personnage important, et on commence les négociations entre les deux partis ; la paix est conclue après le paiement aux parents de la jeune fille d'une indemnité convenable en compensation de l'affront.



Les cérémonies du mariage fait avec le consentement des parents sont les suivantes :

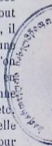
D'abord on commence les pourparlers entre les parents du jeune homme et ceux de la jeune fille : ceci ne se fait pas sans différentes cérémonies. Après avoir reçu le consentement des parents de la fiancée, on célèbre les fiançailles par un banquet. On fixe le mariage à quelque temps de là, et jusqu'à cette époque les fiancés sont autorisés à se voir en particulier; c'est pendant ce temps que les parents du fiancé payent la rançon de leur future belle-fille. Cette rançon consiste ordinairement en une somme d'argent comptant s'élevant de 45 à 100 francs; de plus, il faut donner de 10 à 60 ou 100 moutons et chèvres, de 1 à 5 bœufs, un cheval, une selle et un fusil, soit en tout de 500 à 1,250 francs. La fiancée apporte en dot de 50 à 200 francs, de sorte que le mariage d'une fille est une excellente affaire pour le père.

Le mariage d'un fils dans une famille pauvre est une chose fort pénible, à cause de la difficulté qu'on a de rassembler tout ce qui compose la rançon de la fiancée; mais dans ce cas, il arrive presque toujours que chaque membre de la commune soulage la famille en question par un secours commun qu'on appelle « radji » et qui se fait dans la mesure du possible en donnant un présent quelconque au jeune couple. L'un donne un mouton, l'autre plus riche donne un cheval, un bœuf, etc. Ces cadeaux se font avec une telle cordialité, une telle bonté de cœur que leur don n'est pas du tout pénible pour ceux qui les reçoivent.

Avant la noce deux camps de jeunes gens, l'un du côté du jeune homme, l'autre prenant parti pour la fiancée, engagent une lutte acharnée et tâchent de remporter la palme de la victoire. Ce jeu s'appelle « roccatchio ». Les vainqueurs accompagnent le promis en chantant et en dansant jusqu'à sa maison où le mullah l'attend pour célébrer le mariage.

Le jeu de roccatchio consiste dans la lutte de plusieurs indi-

F 3915 309W





vidus armés de massues ; ils ont, pour se préserver des coups, un petit bouclier rond derrière lequel ils se mettent à l'abri. L'adresse avec laquelle les Kourdes manient la massue et le bouclier est vraiment étonnante.

Un des membres de notre expédition fut invité par un jeune Kourde à lui donner un coup de massue. Le Kourde se défendait au moyen de son petit bouclier, et malgré tous les efforts que fit notre compagnon, croyant fatiguer le Kourde, lui briser son égide ou la lui prendre par la ruse à un moment inattendu, il ne lui arriva pas une seule fois d'atteindre l'adversaire pendant l'espace d'un bon quart d'heure que se prolongea la lutte, parce que chaque coup de son gourdin, aussi adroitement qu'il le lançât, était subtilement détourné par le bouclier en arrêt.

Quelques jours après la noce, la fiancée retourne chez ses parents où on lui fait présent d'une vache, d'un cheval et d'une chèvre : toute la progéniture de ces animaux devient la propriété personnelle de la jeune mariée à l'instar du *Bona extra dotem* du droit romain.

Au moyen du mariage et de la naissance, le nombre des membres de la famille et des proches augmentent et forment une génération. Mais maintenant nous ne trouvons plus chez les Kourdes d'état générique, il reste seulement la vénération du foyer et la vengeance sanglante ou vendetta.

Le foyer est considéré comme sacré, et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur ; c'est pourquoi il est défendu de cracher dans le feu ou d'y jeter toute autre chose que des combustibles, parce qu'on pourrait le corrompre. On entretient le feu pendant toute la durée du printemps, jusqu'à ce que les brebis mettent bas.

Le feu des prêtres est sacré pour chaque Kourde.

La vendetta existe encore chez les Kourdes, bien qu'on la remplace maintenant par l'évaluation du sang (paiement du meurtre).

Ce sont ordinairement les proches parents du mort qui se vengent, mais il arrive parfois que l'inimitié passe de génération en génération. En kourde cette haine porte un nom très caractéristique « bysak » (bysäk), ce qui signifie : « Attends je te payerai cela; » et en vérité la punition atteint presque toujours le coupable. A notre passage dans l'arrondissement de Batoum, le fait suivant se produisit :

Deux Kourdes faisaient la cour à une veuve et ils la demandèrent tous deux en mariage; elle accepta la proposition de l'un d'eux et l'épousa. Alors le second adorateur se déclara mortellement offensé et pour se venger de la traîtresse, il l'attendit un jour sur le chemin, la dépouilla de tous ses vêtements et l'abandonna à son malheureux sort. Dans un état aussi critique, la pauvre femme arriva à grand'peine jusque chez son mari à qui elle raconta toute l'aventure. Aussitôt le mari monta à cheval et se mit en route vers le village où habitait l'offenseur, et à la première rencontre il le tua comme un chien; à l'instant même surgit la question de la vendetta; le frère de l'offenseur alla au village du mari et le tua. Le mari n'ayant pas de proches parents, son cousin se chargea de la vengeance et à son tour termina les jours du frère. Cette boucherie aurait pu continuer indéfiniment, si le gouvernement n'avait envoyé toute la génération de l'offenseur comme le plus coupable dans un arrondissement éloigné du théâtre de l'action.

Comme compensation à la vendetta, il existe un moyen pour réconcilier les partis ennemis au moyen d'une certaine somme d'amende. Après le meurtre les gens les plus vénérables de la tribu déterminent le nombre de moutons ou de chèvres, ou bien la somme d'argent comptant nécessaire à la réconciliation des ennemis. Pour un meurtre, on paye de 250 à 1,500 francs; pour la mutilation d'un membre, on paye moins; par exemple pour l'oreille, on donne 50 francs et pour l'œil 100 francs.



Le manque de vénération pour les ancêtres et l'absence de religion primitive indique la décadence du genre de vie générique chez les Kourdes.

On distingue deux sortes de religions chez les Kourdes : la religion musulmane et celle des Iésides. Les Kourdes musulmans appartiennent à la secte des « sounites », c'est la cause de leur animosité contre les Tartares, qui appartiennent à la secte chiïte.

Les Kourdes sont seulement musulmans de nom, à cause de leur état à moitié sauvage et de la vie nomade qu'ils mènent ; ils ont une idée fort restreinte de leur religion, et leurs croyances présentent un assemblage de superstitions. Les mollahs ne sont pas du tout instruits ; ils sont seulement en état de lire le Coran, et parfois ils n'en comprennent pas le sens, et ils célèbrent les sacrifices religieux en s'occupant seulement des cérémonies extérieures sans en saisir l'idée.

Les Kourdes considèrent Dieu comme un être cruel et vengeur, ne représentant nullement la suprême justice. Ils offrent des sacrifices pendant leurs offices, mais ils ne pratiquent pas les ablutions et les prières quotidiennes des autres musulmans.

Les Kourdes iésides forment une secte tout à fait à part : leur religion intéresse beaucoup de monde ; mais elle a toujours donné peu de prise à toutes les recherches. L'origine des Iésides ne peut être exactement déterminée ; ils disent tous appartenir aux Kourdes, mais la diversité des types indique un grand mélange d'éléments étrangers.

Dans la vie commune, les Iésides, grâce aux particularités du culte religieux qui leur est propre, sont appelés par les peuples voisins et même dans la littérature « les adorateurs du démon ». Cette appellation n'est pas tout à fait juste, elle provient de ce que les voisins et les observateurs ont toujours été dans l'impossibilité de se faire une idée exacte de la religion des Iésides, et même à présent on n'a pu en esquisser que les traits principaux. Elles renferment encore une foule



de détails incompréhensibles et de questions non résolues.

C'est un fait avéré que tout ce qui est mystérieux et incompréhensible paraît toujours au peuple plus terrible et plus sombre que la chose ne l'est en réalité. Les premiers efforts que firent les voyageurs pour étudier la religion des Iésides restèrent infructueux. Tous les ouvrages des voyageurs, tels que Liarde (qui vécut près d'un an au milieu des Kourdes) Taylor, Tschernik, Saint-Martin, etc., sont extrêmement brefs et peu complets.

Les travaux des voyageurs russes, le professeur Egiasaroff et le docteur Eliséeff, sont beaucoup plus étendus. Le professeur Egiasaroff nous a donné une monographie intéressante concernant l'état juridique chez les Iésides, et le docteur Eliséeff nous parle des bases de la religion des Iésides. Ce sont ces deux ouvrages qui nous ont fourni quelques détails nécessaires à la composition de cette étude. Pour ce qui concerne l'origine des Iésides, les Turcs, qui les détestent traditionnellement, assurent qu'ils descendent de Iéside, usurpateur, et du second khalife de la dynastie des Ommiades qui tua Hasan et Hussein, enfants d'Aly, gendre de leur prophète.

Les Iésides eux-mêmes assurent qu'ils sont issus du mariage d'un esprit « Iesden », ayant pris la forme humaine, et d'une houri du paradis.

C'est par suite de leur origine toute divine que les Iésides se croient un peuple d'élite, destiné à posséder un jour le monde entier.

Les Iésides considèrent comme leur grand prophète, le cheik Adé qui leur a donné des lois verbales et leur a aussi laissé des livres saints, contenant toutes les croyances des Iésides, leurs prières, leurs rites et leurs règles de morale. Le cheik Adé est reconnu comme l'incarnation de la divinité Maelk Faouze (ce qui signifie le roi du paon).

Examinons maintenant ce qu'est Maelk Faouze, une des



principales divinités des Iésides. Les peuples voisins le considèrent comme le représentant du diable biblique ou du cheitan (diable) du Coran ; c'est la raison pour laquelle on nomme les Iésides « les adorateurs du démon ». On les appelle aussi « les éteigneurs du feu » (tcharah-sonderah), parce qu'on dit que pendant les cérémonies nocturnes de leur religion, ils éteignent les feux et se livrent à de dégoûtantes orgies.

On peut se faire une meilleure idée de la véritable nature de Maelk Taouze par les vieilles légendes des Iésides. Dans l'une d'elles on raconte la création du monde. D'abord, dit-elle, Dieu créa le monde beau et parfait dans toutes ses parties. La lumière, le bien et le beau régnaient immuablement en lui. Le ciel et la terre étaient peuplés de belles houris et d'anges sans péché. Le Créateur était content à la vue de son œuvre et il voulait déjà se reposer lorsque le majestueux et sombre Maelk Taouze parut devant lui et lui dit d'une voix semblable au roulement du tonnerre : « Ton ouvrage n'est pas parfait, grand créateur, parce que tout en lui est uniforme et qu'il ne possède pas l'équilibre nécessaire : il ne peut y avoir de lumière sans ténèbres, de jours sans nuits, de parfums sans mauvaises odeurs, d'anges sans diables et sans houris. Le bien et le beau peuvent seulement naître des contrastes. »

Allah dit alors : « Va et crée. »

Maelk Taouze descendit tout de suite du ciel pour accomplir ses désirs.

L'ombre de ses grandes ailes couvrit la terre et l'univers, son souffle glacé produisit le mal en opposition avec le bien ; la nuit commença à succéder au jour, le froid au chaud, l'orage au calme. Les plantes vénéneuses crûrent sur la terre, les animaux féroces peuplèrent les forêts, des monstres naquirent parmi les hommes et le péché se développa rapidement. Alors parurent les mauvais esprits et les diables tentateurs.

Quand Dieu vit la confusion et la profanation du monde



jusqu'alors si parfait et si beau, il se fâcha et maudit Maelk Taouze; celui-ci, effrayé du courroux d'Allah, descendit sur la terre où il commença à errer d'un pays à l'autre cherchant à éviter le jour et se cachant dans l'obscurité de la nuit. Tous les gens qui le rencontraient le maudissaient, le chassaient et ne voulaient pas le voir.

Il y eut seulement un seul peuple habitant la Mésopotamie qui l'accueillit et lui donna l'asile qu'il n'avait trouvé nulle part, sachant que Maelk Taouze est fort, qu'il est un esprit destiné peut-être à recouvrer sa puissance et comprenant qu'en créant le mal Maelk Taouze avait seulement voulu faire éclater le bien. En récompense Maelk Taouze s'occupe des Iésides, et, quand dans la nuit sombre, on lui offre des sacrifices en dansant, en priant et en allumant des bûchers, il paraît devant ses adorateurs, les console et leur donne, par sa présence, de nouvelles forces pour combattre les peuples qui les oppriment.

Par ce que nous venons de raconter, on voit que Maelk Taouze apparaît comme égalant en force le Créateur de l'univers, il crée aussi un monde entier; il est vrai que c'est un monde sombre et ténébreux; le mal et le péché y règnent en maîtres. Du moins il ne ressemble pas au diable de la Bible, qui n'est qu'un esprit subordonné; au contraire il représente une divinité indépendante complétant la création de Dieu : le bien.

Cette double divinité est, selon l'opinion d'un grand nombre d'écrivains, le signe immédiat de ressemblance entre la religion des Iésides et celle de Zoroastre, avec le bon et le mauvais esprit, Ormüzd et Arimane : ces deux principes, provenant, selon le dire de Zend-Avesta, du dieu suprême et caché - Zaruana Akarana, n'ont pas été personnifiés d'une manière déterminée, mais ils paraissent comme des forces élémentaires, et l'Arimane de Zoroastre est la négation abstraite du bien. Le Maelk Taouze des Iésides ne peut pas être com-



paré dans sa perfection à Arimane ; il apparaît comme un être vivant et non comme un principe abstrait ; et son rival Allah ne peut être considéré comme ayant les mêmes droits qu'Ormüzd, il ressemble plutôt au Dieu unique des juifs et des mahométans.

Dans ses rapports avec Allah, Maelk Taouze est seulement un être supérieur, mais il n'est pas son égal : ayant été maudit et chassé par Allah, il s'est enfui ; cependant sa soumission est loin d'être complète.

En examinant bien la légende que nous venons de raconter, nous voyons que Maelk Taouze possède une grande force créatrice. Ici, dans les ténèbres des siècles, la religion de Zoroastre se montre ; Maelk Taouze en paraît comme le descendant direct, bien qu'ayant subi quelques légers changements.

Il est reconnu que les divinités du mal étant plus dangereuses et plus fortes que les dieux du bien, sont parfois plus vénérées chez les peuples primitifs.

Il aurait pu arriver que sous l'influence de telles impulsions, la religion de Zoroastre eût été exposée à se développer d'une seule manière, et que le culte d'Arimane, le culte du mal, se fût étendu au détriment du culte d'Ormüzd. Le mal est fort, il peut gâter toute la vie de l'homme : c'est pourquoi on doit apaiser la divinité qui le gouverne, la supplier qu'elle délivre ses adorateurs des malheurs qui les oppressent ou qui les menacent.

La divinité du bien, au contraire, pardonne dans sa bonté à tous les pécheurs. Et que peut-elle faire ? Après avoir créé le monde, elle a rempli sa tâche et elle se tient maintenant loin des humains, tandis que le mal peut faire du tort, mais en compensation il peut faire le bonheur, en laissant l'homme en paix et en lui permettant de jouir de tous les biens de la terre. Le bon principe d'Ormüzd et le dieu suprême (le dieu caché des Iésides) se confondent et forment une idée abstraite ; Arimane devient le dieu le plus rapproché du peuple qui le craint,



mais qui a le pouvoir de l'apaiser par des sacrifices et par des prières ferventes et qui espère en son indulgence et en sa protection. En suivant la direction de ces idées, le peuple commence à croire que l'esprit des ténèbres qui ne fait que du tort à tout le monde, peut, pour récompenser ses adorateurs fervents, non seulement cesser de les accabler de malheurs; mais aussi les aider et même leur faire du bien.

Cette manière de voir dut servir de base au culte du principe du mal. C'est une chose reconnue que le peuple ne peut adorer un principe abstrait dans toute sa pureté; il doit absolument personnifier sa divinité et lui donner même des personnalités humaines. C'est ce qui advint de Maelk Taouze.

En se personnifiant et en possédant des qualités et des défauts connus, il abrège son importance et amoindrit sa valeur, tandis que le dieu suprême qui n'est pas incarné garde toute sa force.

Dans une légende des Iésides qui nous a été transmise par le docteur Eliséeff, Maelk Taouze apparaît non comme un créateur de l'univers, mais comme un esprit élevé voulant tirer les hommes de leur ignorance. Il apporte du feu aux hommes et éclaire leurs âmes contre la volonté de Dieu qui pour sa désobéissance le maudit et le chasse du ciel; cette version est la complète apologie de Prométhée.

Dans une autre légende, Maelk Taouze apparaît comme le tentateur d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre, où il atteint son but en leur présentant une grappe de raisin.

Maelk Taouze, tant par ses attributs que par ses actes, paraît dans ces légendes comme le diable biblique.

Nous voyons de cette manière que dans la marche du temps, les attributs divins d'Arimate se métamorphosent, s'obscurcissent, et Maelk Taouze devient un être soumis au dieu suprême, comme on le voit dans la seconde partie de la légende susdite concernant la création du monde. Cependant ses attributs démoniaques se conservent encore, et au



dire d'une légende, Maelk Taouze est représenté même comme le créateur des femmes ; son culte, qui est encore en honneur, est le trait le plus caractéristique de la croyance des Iésides.

A côté du culte de Maelk Taouze, celui du dieu suprême a commencé à se développer, à cause du monothéisme répandu chez les peuples environnants.

Les Iésides possèdent une prière traduite par le professeur Egiasaroff ; cette invocation montre l'existence de Dieu, le créateur du monde, il possède tous les traits de Jéhovah ; la voici :

« Unique et suprême Créateur du Ciel, je m'adresse à toi, ô Seigneur, Tu es charitable, Tu es miséricordieux, Tu es Dieu de tous les temps, Tu es éternel, Tu es le roi de tous les rois de la terre et de tous les royaumes, Tu es le Dieu des créatures visibles et invisibles, Tu es le roi de tous les saints. Tu es la source de la vie et du bonheur, Tu es un être digne de louanges et de reconnaissance, Tu es une source d'amour infini et de bénédictions, Tu es terrible et glorieux, Ta demeure est plus haute que les cieux, ô mon Dieu ! Tu es le protecteur des voyageurs, Tu règnes sur la lune et sur les ténèbres ; Ton pouvoir s'étend sur le soleil et sur la lumière, Tu es le possesseur du trône céleste, Tu es le juge suprême des rois et des esclaves, Tu es le gouverneur du monde entier, ô mon Dieu ! Tu es le créateur d'Adam le pécheur, Tu as créé Jésus et Marie, Tu es une source de joie et de volupté, O Dieu ! personne ne sait comment tu es, Tu n'as pas de visage, personne ne connaît ta hauteur, ni tes actions, ni tes qualités ne sont connues, Tu n'es pas de la matière, Tu n'as ni plumes, ni ailes, ni mains, ni voix, ni couleur. Tu nous as tiré du néant pour nous mettre dans la lumière. Pardonne-moi ma faute et mes péchés. »

Cette prière est le témoignage que les Iésides ne peuvent être considérés comme des païens, puisqu'ils reconnaissent un seul Dieu, créateur du monde et Maelk Taouze apparaît, si on



peut s'exprimer ainsi, comme le patron du peuple iéside par sa diversité spécifique et historique.

Outre cela, les Iésides ont encore conservé quelques restes du culte des éléments : le feu, l'eau et l'air sont regardés comme sacrés ; ils considèrent comme un grand péché la profanation du feu, surtout si celui-ci brûle dans le foyer ; c'est Maelk Taouze qui est, d'après eux, le maître du feu. C'est aussi le feu qui doit purifier le monde pécheur actuel, après quoi apparaîtra le royaume de la lumière et de la bonté.

Peu à peu après l'apparition du christianisme et les exhortations de l'hérésiarque Nestorius, les doctrines du christianisme se mêlèrent aux croyances des Iésides ; de même après la propagation de l'islamisme et son développement dans la Petite-Asie, nous remarquons des emprunts faits au Coran (les doctrines des 124,000 prophètes).

Les examinateurs de la religion des Iésides ont remarqué une quantité de traditions tout à fait en rapport avec celles de la Bible. Il est facile de voir que ces emprunts furent faits sous l'influence du christianisme.

Les Iésides, entourés d'ennemis de tous côtés, s'efforcèrent toujours de cacher leur véritable culte sous l'apparence de croyances étrangères : si on insistait pour avoir quelques explications sur leurs croyances, ils les mitigeaient et les popularisaient en les expliquant au moyen de sophismes :

« Comment ne pas vénérer Maelk Taouze ? disent les Iésides. Il est quand même un ange ; un ange déchu, il est vrai, mais à plus forte raison, il ne faut pas le laisser sans adorations. Dieu, dans sa bonté, pardonnera à Maelk Taouze, et alors ce dernier se souviendra du peuple qui ne l'a pas maudit et qui ne l'a pas abandonné dans les moments pénibles, et il récompensera au centuple ses fidèles croyants. »

« Supposons, disait un cheik au professeur Egiasaroff, que tu sois le serviteur favori du roi, tu fais quelque faute et tu tombes en disgrâce. La colère du roi nous donne-t-elle le droit



de te mépriser et de rompre les bons rapports qui nous unissent ? Je crois que non. Nous agissons de même.

» Maelk Taouze lui-même aurait-il pu exister ? continua le Iéside ; le mal aurait-il pu exister si Allah ne l'avait pas voulu ? Certainement non ! C'est-à-dire que le mal est nécessaire, c'est un fléau temporaire avec lequel les hommes doivent essayer de vivre en paix, il faut qu'ils tâchent de le supporter avec patience et qu'ils s'efforcent de ne pas le maudire.

» Il est nécessaire d'aimer et de craindre Maelk Taouze, parce qu'il porte avec lui la colère de Dieu, mais un jour viendra où il rentrera en grâce et alors il se souviendra de tous ceux qui l'ont compris. »

On peut déduire la nature de Maelk Taouze de tout ce que nous venons de dire. Il représente en partie un descendant de la religion de Zoroastre se développant d'une seule manière sous le rapport de l'adoration du principe du mal. En devenant une personnalité et en recevant sous l'influence du monothéisme une position subordonnée, Maelk Taouze commence à ressembler au diable biblique ; il s'en distingue seulement par ses puissances créatrices et ses rapports spéciaux avec les Iésides.

Il y a certaines cérémonies et superstitions caractérisant les Iésides et qui sont attachées au culte de Maelk Taouze. Dans le nombre des croyances païennes, on peut rapporter la foi des Iésides dans les esprits qui habitent chaque individu de l'espèce animale ainsi que chaque plante. En tuant des animaux sans nécessité, ou en détruisant des plantes, nous privons l'esprit qui y habite de sa demeure terrestre, et ainsi nous commettons un péché. On considère aussi comme un grand péché de prononcer en vain le nom de Maelk Taouze, ainsi que son équivalent en turc, Cheitan. C'est pour cette raison que les indigènes emploient les noms allégoriques (insane), ce qui signifie « homme » ou « miséricordieux », et ils évitent le nom de Maelk Taouze.

Si on prononce devant les Iésides le nom de Maelk Taouze sans témoigner de respect, ceux-ci doivent tuer le profanateur ; et s'ils ne peuvent l'exterminer, ils doivent le fuir en se bouchant les oreilles. Les Kourdes sounites profitent de cette superstition pour s'emparer des marchandises au marché.

Il existe aussi des superstitions se rapportant aux habits : la plupart des Iésides portent des habits noirs, ce qu'on peut facilement expliquer par l'abondance de laine noire que leur donnent leurs troupeaux, mais ils détestent la couleur bleue : la raison en est inconnue. En outre, ils attachent, dit Texier, une certaine importance à la forme de leur chemise, qui n'est pas fendue au collet, comme celle des Turcs, mais qui a dans la partie supérieure une ouverture ronde, ce qui, pour eux, présente un sens mystique : un de leurs grands cheiks, nommé cheik Adé, racontent les Iésides, vit, après un jeûne de quarante jours, descendre du ciel un cercle d'or et de lumière qui se posa sur son cou. L'ouverture circulaire de leur chemise est faite, disent-ils, pour rappeler cet événement. Le cercle possède aussi chez les Iésides une puissance extraordinaire dans les autres circonstances de la vie.

Par exemple, si on fait avec un petit bâton un cercle autour d'un Iéside, celui-ci ne se décidera jamais à le franchir et il restera à la même place jusqu'à ce que celui qui a fait ce cercle en rompe la forme fatale et le laisse sortir. Le cercle peut aussi être décrit dans l'air et il a la même puissance.

Il n'y a pas longtemps, par l'endroit où nous passions, un jeune Tartare qui connaissait ce préjugé décrivit un cercle dans l'air autour d'un Iéside. Le Iéside captif supplia longtemps le petit garçon de le délivrer, lui promettant des cadeaux, le menaçant, le priant, se fâchant, mais le jeune espiègle n'écouta rien et il s'enfuit en riant. En se voyant captif pour longtemps, sans espérance de délivrance, puisque le jeune garçon pouvait seul le sauver, le Iéside tira son pistolet, et, pour rompre l'enchantement, il fit feu sur le garçon et le tua sur place : la



mort le délitrait. Il est compréhensible qu'à l'égard de tels crimes les tribunaux russes doivent se prononcer en considérant les mœurs locales.

Le cheik Adé, dont nous avons parlé plus haut, est considéré comme un grand prophète et on le regarde comme l'incarnation du Maelk Taouze. Il a donné aux Iésides leurs lois et le code de morale.

Ce code ordonne de croire en Dieu, de prier, de jeûner, de vénérer les prophètes et les serviteurs de Dieu, auxquels on doit donner chaque année un dixième des rentes pour l'entretien des temples et des prêtres.

De nos jours, on a aboli la coutume de donner un dixième à l'église.

Ce code ordonne d'honorer les parents et les aînés, d'aimer son prochain, et il déclare l'égalité de tous les hommes devant Dieu. Il engage les Iésides à s'aider mutuellement comme chez les Kourdes ; chacun doit prêter aide et assistance aux pauvres de la commune, qu'on appelle « radji », et faire l'aumône avec prodigalité.

Le prophète défend aussi les blasphèmes, les injures contre les saints et contre les choses saintes, les médisances, les meurtres et la vengeance, même la vendetta, etc., etc ; il défend de même la cupidité et l'usure.

Les Iésides ne perçoivent jamais d'intérêt, disant qu'ils ne les prennent pas sur la terre, parce qu'ils craignent que Dieu ne leur décompte cela au centuple sur leurs péchés. Le cheik Adé ne reconnaît pas les sacrements, et le Iéside qui a péché contre une des lois du prophète ne peut compter sur la protection de cette loi ; il n'a plus même le droit de se considérer comme Iéside.

Ceux qui ne professent pas la même religion ne peuvent être admis dans la secte ; pour être Iéside, il faut naître Iéside.

Tout ce que nous venons de dire est la preuve évidente que

la doctrine des Iésides est composée de purs principes de morale.

Le culte de Maelk Taouze, adoré sous l'image du cheik Adé, qui a donné des lois si élevées, est très naturel; il parle en faveur des idées morales des Iésides, et l'assertion que répandent partout les musulmans sur la dépravation des Iésides et sur leurs penchants pour le mal, est entièrement dépourvu de fondement; on peut seulement lui donner comme base la dénomination des sectaires « adorateurs du démon ». Cette épithète peut induire beaucoup de personnes en erreur.

Le tombeau de cheik Adé se trouve à Laliche, près de Mossoul en Mésopotamie; c'est là que se célèbrent les cérémonies mystérieuses de la religion des Iésides. Un paon en cuivre, symbole de Maelk Taouze, est placé sur le tombeau de cheik Adé. Le paon, avec sa queue déployée, a sûrement été choisi comme représentant le disque du soleil et montrant l'origine toute céleste de Maelk Taouze.

Il est reconnu que dans les anciennes religions de l'est, les oiseaux servaient de symbole à différentes divinités. Ces mêmes images se trouvent aussi chez les prêtres, les cheiks, les quaevals qui les portent avec eux dans leurs voyages.

Les Iésides ne possèdent pas d'autre temple que celui de Laliche; mais chaque Iéside considère comme une obligation d'aller au moins une fois prier dans le temple de marbre blanc du prophète.

L'influence des prêtres est très grande : cette dernière circonstance peut être facilement justifiée; elle est très naturelle. Les Iésides, professant une religion exceptionnelle, qui se distingue entièrement des religions des peuples environnants, se sont renfermés en eux-mêmes, et ils se regardent, grâce à leur religion, comme un peuple d'élite; ils rassemblent toutes leurs forces pour conserver leur foi inviolable.

Il est compréhensible que les conservateurs de la religion, les prêtres, possédant pour ainsi dire tous les trésors sacrés



du peuple, commencèrent à conquérir une grande influence et formèrent une classe tout à fait à part.

On divise les Iésides en deux castes : une caste ecclésiastique et une caste laïque (les Murides).

A son tour, la caste ecclésiastique se divise en trois par gradations sacerdotales :

1° Les cheiks forment le plus haut degré ; ils peuvent célébrer tous les offices religieux. Par leur origine, ils sont descendants immédiats des disciples de cheik Adé.

Leurs vêtements sont blancs, leur turban est fait d'un châle noir.

2° Les « pirs » correspondent aux prêtres ; les « pirs » ne peuvent célébrer un mariage : ce droit est le privilège des cheiks.

Les pirs sont habillés de noir avec un turban rouge.

3° Les quaevals sont chargés de desservir l'église ; ils se trouvent auprès de la personne du cheik principal, à Laliche, et ils voyagent chaque année pour rassembler les tributs qui sont dus au cheik, ainsi que les dons qu'on fait à l'église.

Enfin, il y a encore les « fakirs » : ce sont des prêtres qui se retirent du monde et qui mènent une vie de mendiants.

Les trois castes sont héréditaires ; il est interdit de passer de l'une dans l'autre.

Le mariage entre les personnes des différentes castes est formellement défendu.

Par suite de l'augmentation du nombre des cheiks (il arrive que dans un village, par exemple dans le district de Sourmarlie, sur 36 maisons il n'y en a que quatre qui soient laïques, toutes les autres appartiennent à la caste des cheiks), l'accomplissement des devoirs religieux incombe à un seul cheik. On choisit ordinairement celui qui, par sa vie, ses occupations, ses capacités, s'est montré digne de remplir les fonctions qui lui sont attribuées.

Les laïques se divisent en deux classes :

La classe élevée ou noble et la basse classe.

On peut passer d'une classe dans l'autre.

L'administration principale des Iésides était autrefois confiée au premier cheik qui habitait Badrié, dans l'arrondissement de Mossoul.

Il était pris comme arbitre dans les décisions concernant les questions sacerdotales et juridiques ; on lui obéissait sans condition.

L'instrument le plus puissant que maniaient les prêtres était l'exclusion de la caste.

Les aides des cheiks s'appelaient quaevals.

A la tête de chaque tribu se trouvait un chef ; l'un d'eux, Mirza Bea, le représentant d'une des plus anciennes races, se considérait comme le premier entre tous et tous les autres chefs reconnaissaient sa suprématie.

Aujourd'hui, les Iésides qui habitent les frontières de la Russie sont soumis aux tribunaux des localités, et ils sont régis par l'administration russe.

Sous le rapport juridique et économique, les Iésides ressemblent à leurs compatriotes les Kourdes sounites.

Ils se distinguent seulement par leur penchant pour l'agriculture et par leurs occupations toutes pacifiques.

Actuellement on trouve au Transcaucase 7,772 Iésides, mais un jour viendra où, perdant pour la plupart leurs coutumes juridiques et leurs particularités génériques, ils se mêleront aux autres peuples environnants et disparaîtront sans laisser de traces comme beaucoup d'autres tribus intéressantes.

Aujourd'hui déjà, pour trouver des Iésides pur-sang, il faut aller dans les montagnes de Sindjar, car au Caucase, ils ont déjà perdu leur caractère distinctif ; ils conservent seulement au fond de leur âme une foi profonde en Maelk Taouze.

Ils n'ont pas encore perdu l'espoir de voir paraître le jour où le monde entier leur appartiendra. Méditations grandioses et magnifiques, mais hélas irréalisables !

Bien avant que Maelk Taouze obtienne son pardon d'Allah et qu'il vienne les gouverner, la civilisation dévorante arrivera jusqu'aux Iésides et emportera de la surface de la terre cette peuplade originale ayant pu conserver de front de telles contradictions : *Adorer le diable et en même temps agir selon toutes les règles d'une si haute morale qu'un chanoine le plus ferré sur tous les livres des canons n'aurait pu y trouver à redire.*

ÉDOUARD DE KOVALEVSKY,

Membre de la Société impériale de géographie de Saint Pétersbourg.

